

<http://philosophie.spip.ac-rouen.fr/spip.php?article284>



**RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Philosophie
Académie de Normandie

« Les antimodernes ont cannibalisé l'espace public »

- Publications et formation - Articles divers -

Date de mise en ligne : lundi 28 septembre 2015

Copyright © PhilosophieEspace pédagogique académique - Tous droits

réservés

Sudhir Hazareesingh est professeur à l'université d'Oxford. Spécialiste de la France des XIXe et XXe siècles, il vient de publier *Ce pays qui aime les idées. Histoire d'une passion française* (Flammarion, 464 pages, 23,90 euros).

Quel regard portez-vous sur la pensée française d'aujourd'hui ? Dans votre livre, vous parlez d'une « tentation du repli » pour caractériser la période actuelle. Quelles en sont les caractéristiques ?

Sudhir Hazareesingh : Selon moi, quatre phénomènes définissent la situation actuelle. Le premier, c'est le fait que le déclinisme et le pessimisme ne sont plus l'apanage de la droite antimoderne et réactionnaire. Aujourd'hui, l'idée que « rien ne va plus » ou que « tout fout le camp » dépasse de loin cette famille de pensée, au point que certains de ses porte-parole les plus éloquents viennent de la gauche, comme Michel Onfray ou Régis Debray. Ce qui est d'abord nouveau aujourd'hui, c'est cela : une forme de fusion des pensées antimodernes dans un éloge commun d'un « républicanisme » nostalgique et passéiste qui réunit les ennemis d'hier, ceux qui sont effectivement les héritiers d'une culture républicaine comme ceux qui s'inscrivent dans une tradition profondément antirépublicaine.

La deuxième chose qui me frappe, c'est la dimension très franco-française de cette pensée du repli. Il y a deux siècles, les auteurs français réactionnaires avaient un rayonnement international. Joseph de Maistre, par exemple, appartenait au patrimoine mondial de la pensée. Il était lu et discuté à l'étranger. Aujourd'hui, les pamphlétaires français antimodernes n'écrivent que pour un public hexagonal. A l'étranger, personne ne lit Eric Zemmour, Michel Onfray ou Alain Finkielkraut. Il y a quelques années, l'historien Pierre Nora avait dénoncé le « provincialisme » croissant de la vie intellectuelle française. J'adhère totalement à son analyse.

Troisième élément qui caractérise notre époque : l'absence de véritable débat. Autrefois, l'antimodernisme n'était qu'une composante de la scène intellectuelle française. Face aux déclinistes et aux pessimistes, il y avait des progressistes et des optimistes qui pouvaient leur porter la contradiction. De nos jours, il n'y a quasiment plus personne dans le camp d'en face. On n'entend plus de contre-discours. Les antimodernes ont cannibalisé l'espace public.

Enfin, quatrième point frappant : la tendance très actuelle à diaboliser tout ce qui est « autre ». Dans un livre merveilleux, traduit en français sous le titre *Deux siècles de rhétorique réactionnaire* (Fayard, 1991), le sociologue américain Albert O. Hirschman expliquait qu'un élément central de cette rhétorique était la notion de « mise en péril ». C'est exactement ce qu'on observe aujourd'hui. Tout ce qui est « autre » est représenté comme une menace pour « l'identité française », cet autre étant à la fois l'étranger (l'Allemagne, les Etats-Unis, le monde arabo-musulman) et le minoritaire (les féministes, les homosexuels, les immigrés, etc.).

Quelle est cette identité française qui serait mise en péril ?

Je dirais volontiers que ces auteurs définissent l'identité française comme un archipel d'îlots menacés. Le premier de ces îlots, c'est la laïcité, dont l'ennemi est à leurs yeux le multiculturalisme. Le deuxième, c'est la souveraineté : ici, l'adversaire s'appelle la mondialisation (ou l'Europe). Le troisième de ces îlots, c'est la civilisation française au sens large : dès lors que tout ce qui est français est par définition supérieur à ce qui ne l'est pas, tout doit être fait pour éviter l'invasion d'une culture étrangère, par essence barbare et immorale. D'où, chez ces auteurs, l'éloge fréquent de la notion de frontière et, à l'inverse, le rejet de toute forme de cosmopolitisme.

Face à l'intérêt que suscitent ces intellectuels, les responsables politiques semblent peu audibles. Pourquoi ?

Il y a un élément très important, a fortiori dans un pays comme la France, où l'on aime les idées : c'est la langue. Que l'on partage ou non leurs analyses, force est de constater que les auteurs dont nous parlons savent manier la langue française. Certes, tous ne brillent pas dans le même registre : Finkielkraut, par exemple, est assez mauvais à la télévision mais il écrit remarquablement bien ; Zemmour, même si sa prose n'est pas exceptionnelle, a un talent oratoire hors pair ; Onfray, lui, est bon à peu près partout, que ce soit dans ses livres, dans ses cours ou sur un plateau télévisé, comme celui d'« On n'est pas couché ».

De l'autre côté, le problème est que l'on a une génération d'hommes politiques qui utilisent tous, peu ou prou, une

langue technocratique. Ce sont des gestionnaires, incapables de varier de registre en citant un écrivain ou un poète. Or, quand vous mettez des gestionnaires face à des intellectuels qui savent manier la rhétorique, il est logique que l'on écoute davantage les seconds.

Ce que vous observez en France, l'observez-vous ailleurs en Europe ?

Non, pas vraiment. Dans d'autres pays européens, le réflexe souverainiste et pessimiste peut exister : il est le socle des populismes qui se manifestent un peu partout. Mais la manière dont cette pensée se présente en France est particulière, autant dans sa substance que dans son style. En Grande-Bretagne, par exemple, vous avez actuellement, autour de UKIP (United Kingdom Independence Party), un état d'esprit un peu analogue. Mais c'est un mouvement très anti-intellectuel et antipolitique, qui ne repose sur aucun système de valeurs cohérent. Surtout, il n'est pas obsédé par l'idée de déclin.

En France, par contre, le pessimisme repose fondamentalement sur le déclinisme, et s'appuie sur certains traits caractéristiques de la tradition intellectuelle nationale : le penchant pour le schématisme, l'abstraction et le refus des faits, le goût du paradoxe, le recours systématique à la diabolisation et aux arguments extrêmes, et une vision apocalyptique de l'avenir.

Thomas Wieder

Rédacteur en chef - chef du service France